



# Académie des sciences d'outre-mer

## Les recensions de l'Académie <sup>1</sup>

**À Damas sous les bombes : journal d'une Française pendant la révolte syrienne,  
1924-1926 / Alice Poulleau  
éd. PRNG, 2012  
cote : 59.680**

Alice Poulleau naquit à Nolay (Côte d'Or), la bourgade natale de Lazare Carnot, le Grand Carnot, en 1899. Elle était encore fort jeune et élève au collège de Beaune quand survint la première guerre mondiale. Elle eut la douleur d'y perdre son frère, Raymond Poulleau, tué au combat. En 1917, elle prit du service à la Croix Rouge comme infirmière dans les hôpitaux de campagne et fut affectée à un hôpital complémentaire installé dans les locaux du lycée Carnot à Dijon. Après la fin des hostilités, elle entama des études d'histoire à la Sorbonne mais ressentit bientôt l'invitation au voyage et se tourna vers le journalisme. Elle travailla un temps pour l'agence Havas puis, à partir de 1921, elle séjourna en Égypte où elle acquit de bonnes notions d'arabe. En avril 1923 elle fit un premier et bref séjour en Syrie et tomba apparemment sous le charme de ce pays, où elle se rendit de nouveau au milieu de l'année 1924, cette fois pour y planter plus durablement sa tente.

En 1922, la Société des Nations avait confié à la France un mandat sur la zone d'influence qui lui avait été reconnue par les accords Sykes-Picot (1917), confirmés par la conférence de San Remo (1920), afin de conduire cette ancienne province ottomane à l'indépendance (Mandat de catégorie A). Il s'agissait de la consécration d'un état de fait, puisque les troupes françaises occupaient déjà ce territoire depuis le démembrement de l'Empire Ottoman, à la fin de la guerre. En 1923, les autorités françaises mirent sur pied une fédération syrienne comprenant trois territoires distincts dénommés États: ceux d'Alep, de Damas et des Alaouites auxquels ils adjoignirent le Djebel Druze. Les nationalistes syriens qui avaient déjà, comme les autres Arabes, la conviction d'avoir été bernés par rapport aux accords Hussein-Mac Mahon (1915), ressentirent péniblement ce morcellement de leur pays dont le puissant parti du Peuple (*Hizb al-cha'ab*) réclamait la réunification. En janvier 1925 le haut-commissaire Sarrail supprima la fédération et agrégea les deux États de Damas et Alep en un seul territoire, mais cette Syrie reconstituée restait amputée du Djebel Druze et de la région des Alaouites.

Alice Poulleau nous a laissé un journal du siège, qu'elle dénomme journal de bord, qui couvre la période allant du 7 décembre 1924 au 17 mai 1926. Elle nous fait assister au défilé des généraux investis des fonctions de haut-commissaire et commandant en chef Gouraud, Weygand, Sarrail, Gamelin (Chacun sait que Weygand, qui était administrateur de la Compagnie du canal de Suez, était en conséquence un spécialiste du Proche-Orient...). Elle décrit la genèse de l'insurrection nationaliste survenue en 1925 dans le Djebel Druze à la suite des maladroites, voire des brutalités du capitaine Carbillat, nommé gouverneur de cette région en remplacement de Selim El Atrash. Elle se montre





## Académie des sciences d'outre-mer

extrêmement sévère pour la puissance mandataire, la France, dont le rôle devait en principe se limiter à dispenser des conseils, à former des cadres et à fournir une assistance technique en vue de conduire ce pays à l'indépendance, et qui s'engage dans une politique de répression sans merci. Elle considère que les volontaires des TSL, (troupes spéciales du Levant) auxiliaires indigènes, sorte de harkis presque toujours recrutés parmi les chrétiens, n'étaient le plus souvent que des brigands ou des mercantis (p. 137).

Dès le début du bombardement, voire un peu avant, la plupart des Français vivant à Damas, du moins ceux que leurs fonctions n'y retenaient pas impérativement, avaient quitté la ville pour se replier à Beyrouth, distante d'environ 90 km. Alice avait pour sa part décidé de demeurer dans la capitale syrienne. La période proprement dite du bombardement allait durer dix mois (août 1925 à mai 1926). Dix mois au cours desquels elle eut l'impression de se trouver prise dans cette souricière qu'était devenue la ville, travaillant beaucoup, dormant peu, craignant sans cesse pour ses jours. C'est ce qu'elle nous dit dans sa dernière lettre datée du 17 mai 1926, après quoi elle fit un assez long voyage dans le nord de la Syrie avant de regagner la France.

La chronique du bombardement, de ce bombardement décidé par Sarrail (sous le prétexte fallacieux de protéger les chrétiens qui eurent bien des victimes), alors que nulle circonstance ne l'imposait et qu'une solution négociée eût été possible, est d'une lecture des plus pénibles : récit de nuits perturbées par les tirs d'artillerie, les *concerts de grenades*, description d'une ville pilonnée où l'on avait perdu l'habitude de dormir, de maisons détruites, d'habitants fuyant leur demeures pour trouver refuge quelque part dans l'oasis, elle-même « ratissée » par les troupes françaises. Paysans ruinés réduits au brigandage et de nombreux Syriens regrettant le temps des Turcs. L'iconographie n'est pas moins attristante: quartiers dévastés, boutiques éventrées, monuments détruits, scènes de pendaisons, de torture et de violences en tout genre. En septembre 1925, Damas reçut la visite du journaliste Henri de Kerillis, grand reporter, directeur du service politique de *l'Echo de Paris*, venu « couvrir » les événements de Syrie pour son journal. Alice Poulleau parvint non sans peine à l'approcher et à s'entretenir avec lui, car elle était étroitement surveillée et Kerillis étroitement « protégé ». Elle lui prodigua quelques conseils de prudence, car à Damas les *accidents* n'étaient pas rares et les journalistes indépendants peu appréciés. Malheureusement, Kerillis, qui souhaitait se présenter à la députation à une législative partielle à Paris, quitta la Syrie quelques semaines plus tard. Il fut d'ailleurs battu, tout comme son ami et colistier Paul Reynaud. La narratrice nous dit encore tout le plaisir qu'elle a eu à rendre visite à l'émir Saïd, descendant de l'émir Abd el-Qader, homme remarquable par la courtoisie et la culture.

En novembre 1925, le rappel du général Sarrail et son remplacement par Henri de Jouvenel marqua la fin du régime militaire (Le général Gamelin ne gardait que le commandement des forces armées). Sénateur de la Corrèze, ancien et futur ministre, directeur du journal *Le Matin*, époux (pour un temps) de l'écrivain Colette, le nouveau Haut-commissaire au Levant passait pour conciliant et libéral, mais cette étiquette avait été attribuée à plus d'un de ses prédécesseurs, du moins à leur arrivée. Les Français de Syrie lui reprochaient sa mollesse et regrettaient qu'il eût renoncé à la poursuite des bombardements. La population de Damas, qui ne voulait plus du régime du Mandat, ne lui réserva pas moins un accueil assez frais. En février 1926, il donna une réception pour la colonie française et la narratrice assista à cet « *étalage de vanités ordinaires* » mais elle se réjouit que la réception eût été, dans l'ensemble, cordiale et détendue. Gouraud et Sarrail auraient, paraît-il, souhaité pratiquer en Syrie une politique des égards analogue à celle que Lyautey avait inaugurée au



## Académie des sciences d'outre-mer

Maroc. Alice Poulleau ne semble pas convaincue qu'ils y soient parvenus et paraît plutôt penser qu'ils en avaient fait un nouveau Rif: elle dénonce à longueur de pages la vulgarité et l'arrogance des petits cadres du Mandat, la morgue, le snobisme et l'inculture de leurs épouses, péronnelles dédaigneuses qui minaudent et se pavanent, le regard *suffisant et dur* de certains officiers et leur comportement de soudards coloniaux, fiers d'avoir terrorisé la population. Après bien d'autres, elle constate que la Syrie n'était, comme certaines colonies, qu'un exutoire pour les éléments indésirables de la société française quand elle écrit : « *Vraiment est-ce là la France ? Sont-ce là de vrais Français ? Mais comment faire comprendre à mes amis de Damas que la Syrie a été livrée en pâture aux fils de bistros parvenus ? Il semble que nous y ayons déversé le déchet de notre pays: les fruits secs de la bourgeoisie, les fruits encore trop verts d'une classe moyenne médiocre qui, même chez nous, est ce que nous avons de moins supportable* ». Et elle fait état de promotions scandaleuses, telle celle de cette institutrice française, plantureuse matrone devenue par la protection de son mari conseillère pour l'éducation de l'État de Damas-Alep et à ce titre "conseillant" le ministre syrien de l'éducation, docteur de l'université de Paris. Nous voyons p. 30, cette même personne déloger la directrice syrienne de l'école normale arabe de Salhiyé pour s'emparer de son appartement (mais probablement pas de ses fonctions, car ses connaissances en arabe devaient être assez réduites). L'auteur observe que les scènes dignes de Courteline n'étaient pas rares (p.31). Son tableau est sans doute quelque peu forcé car les fonctionnaires français ne furent jamais très nombreux (360 en 1931, dont quelques Algériens musulmans) et il n'existait pas de colonat européen.

Dans toute cette société coloniale, nous retrouvons des noms connus dans les milieux coloniaux de l'époque, tels celui de Jean-Gaston Delélee-Desloges, administrateur des colonies et auteur de travaux sur Madagascar, et surtout celui du Réunionnais François Pierre-Alype, (et non Alippe pp. 131 et 159) autre fonctionnaire colonial, habitué des cabinets ministériels, ancien directeur de la Presse coloniale, un temps représentant du Haut-commissariat du Levant à Paris, puis membre du directoire exécutif créé à Damas par Jouvenel. Fils d'un magnat de la presse qui avait été longtemps député de l'Inde française, il sera plus tard gouverneur des colonies, puis préfet régional de Bordeaux de 1940 à 1942 et vichyste zélé. La narratrice nous rapporte que dans un compartiment de chemin de fer, personne ne prêta attention à un « *brave curé aux allures modestes* », qui n'était autre que le jésuite recteur de l'université Saint Joseph de Beyrouth... On trouve d'autres anecdotes plaisantes, telle celle du passage de Lord Balfour, délégué de la Société des Nations, qui, en avril 1925, vint de Jérusalem rendre visite aux autorités françaises du Levant (p. 22). L'auteur de la célèbre déclaration de 1917 en faveur du foyer national juif en Palestine n'était pas *persona grata* parmi les Syriens : des clameurs hostiles et des jets de pierres vinrent le lui rappeler et il se hâta de gagner Beyrouth.

En dépit de son hostilité manifeste à la politique française au Levant, l'ouvrage d'Alice Poulleau ne peut être mis au nombre des pamphlets anticoloniaux. Elle se borne à dénoncer l'horreur de la répression et l'incohérence de la politique suivie : ses propos nous remettent en mémoire une pensée de T.H. Lawrence qui disait que : « *se servir de la guerre contre une révolte est aussi malpropre et aussi long que manger sa soupe avec un couteau* ». Très liée à la bourgeoisie syrienne, tant musulmane que chrétienne, elle ne fait pas mystère de ses sympathies pour les nationalistes ni de son arabophilie. En témoigne cette réflexion de la p. 50 : « *Et n'en déplaise à M. Louis Bertrand, au combat de Poitiers, le civilisé n'était point Charles Martel* ».



## Académie des sciences d'outre-mer

Alice Poulleau nous dit (p. 13) qu'elle a voulu faire œuvre de documentation historique et non de vaine littérature (mais la littérature est-elle jamais vaine ?), laisser un témoignage pour les historiens de l'avenir<sup>2</sup>. Son livre est un journal intime marqué au coin de l'indignation, du pacifisme et aussi du féminisme car elle avait noué de nombreuses amitiés parmi les femmes syriennes avec lesquelles elle était en profonde sympathie dans les épreuves qu'elles vivaient.

90 ans se sont écoulés et Damas l'Omejade, la perle du désert, la ville aux 200 mosquées, est aujourd'hui encore sous les bombes. L'histoire ne se répète assurément pas, et les circonstances ne peuvent être comparées, mais la réédition de ce journal n'était pas inopportune<sup>3</sup>.

**Jean Martin**

---

<sup>2</sup> Après la publication de son journal chez l'éditeur Bretteville (d'Yvetot), vers 1927, Alice Poulleau rédigea encore "*Routes fascistes: au volant sur la Translibyenne*" (1939) relation, illustrée par elle-même, d'un voyage en automobile à travers la Libye en compagnie de son mari, le Dieppois Georges Guibon, dirigeant du Touring Club de France. (Elle se montre hostile au régime de Mussolini). On lui doit également "*L'enfant des Cèdres*", vie du moine maronite Charbel Makhlouf (éd. Téqui 1951), "*Les îles fatales: Corse, Elbe, Aix, Sainte-Hélène*", description de ses séjours dans les quatre îles où vécut Napoléon, et éléments d'une biographie romancée de ce dernier. (Ed. La Floride, Dieppe, 1956), ainsi que divers articles relatant ses voyages (notamment en Indonésie), des recueils de contes ayant pour cadre la Syrie (*Sept histoires de Syrie*) ainsi que sa Bourgogne natale et quelques récits d'inspiration chrétienne

<sup>3</sup> Le style est parfois *un peu* négligé: p. 127: un soldat circule *en bicyclette* au lieu de *à bicyclette* p. 159 : (à propos du petit nombre de religieux français dans la communauté franciscaine locale) "*car de moins en moins cet ordre possède des Français en Terre Sainte*" Enfin les habitants de Damas sont des Damasquins (ou des Damascènes) et non des Damasains